

**PARTENAIRE CULTUREL DE L'EXPOSITION *FELLINI'S ONIRIC OBSESSIONS*
et PRÊTEUR**

Entretien avec Monsieur Philipp Keel, éditeur de Diogenes Verlag et artiste.

Le monde du cinéma et le grand public fêtent cette année le Centième anniversaire de la naissance de Federico Fellini. Au-delà de cet anniversaire, quelle place a selon vous aujourd'hui l'œuvre de celui que l'histoire du cinéma appelle le Maestro ?

Je ne suis pas sûr si Fellini est suffisamment reconnu aujourd'hui de la part de la jeune génération qui est en train de redécouvrir ses films, dans un premier temps à travers quelques scènes emblématiques et dans un deuxième temps, au-delà de la mode, le style propre à son univers, la folie en fait de son esthétique qui était un mélange de simple culture populaire italienne avec sa propre sensibilité pour des mises en scène ambitieuses, des décors, des architectures théâtrales très inspirées, quand par exemple il reconstruit le quartier d'E.U.R. de Rome. Il est possible que Fellini soit à nouveau apprécié par une nouvelle génération non pas à travers une réflexion intellectuelle, mais par son esthétique classique à laquelle cette génération est très sensible, par exemple via la mode, le design et le style de vie – les tendances se répètent encore et encore. Je pense que d'une certaine manière, le monde digital que je hais et dont je pense qu'il a causé des dommages à ce qui fait l'intérêt de l'univers de Fellini et de sa fantaisie, a tout vu. Aujourd'hui tout est disponible par internet et ça dépasse tout bon sens. Cette génération, à qui tout est rendu accessible, rencontre l'esprit d'un rêveur qui, avec son imagination, et malgré son origine familiale modeste à Rimini, a rejoint Rome, ce lieu qui symbolise pour lui la vie sauvage, magnifique et folle, en fait toutes les formes de La dolce vita. Fellini a eu le génie d'observer et de reproduire d'une manière divertissante ce qui se tramait à ce moment-là. Je pense que le monde digital, pour toutes ses insuffisances, peut ramener, même dans des petits clips, cette question : « mais qui est Fellini ? ». Après la mort d'un grand artiste, Hitchcock, Bergman, Dürrenmatt, il y a un temps de latence par rapport à leur création et, quand elle est interrompue elle suscite de la tristesse.

Federico Fellini a été un grand ami de votre famille, votre maison d'édition a fait paraître des livres de référence sur son œuvre et votre extraordinaire collection est essentielle pour la connaissance de ce génie du cinéma. Quel souvenir gardez-vous de l'homme, derrière la légende du réalisateur célébré dans le monde entier ? Quel aspect de sa personnalité vous a marqué ?

Comme je suis moi-même un artiste, j'ai des sentiments mélangés par rapport à cette extraordinaire personne. Je n'avais pas l'intention d'être un éditeur, ni un homme d'affaires, je désirais devenir un artiste parce que je n'avais simplement pas du talent pour tout le reste. Pour moi, l'éducation que j'ai reçue de mes parents était très libre et avait toutes sortes de couleurs. J'ai appris à connaître les écrivains et les artistes de près qui étaient chez Diogenes et qui y sont jusqu'à aujourd'hui. La première fois que j'ai rencontré Fellini, il a dit quelque chose à ma mère à propos de moi, - elle me l'a répété car elle a une excellente mémoire, - « je pense que j'ai trouvé là un nouvel ami ».

J'aime beaucoup rire et du reste je suis un peu embarrassé quand j'ai affaire à quelqu'un qui n'a pas d'humour. L'humour était la clé pour accéder à son monde, que ce soit à Cinecittà, à Zürich, à Rome, à Fregene au bord de la mer où Federico et Giulietta avaient une maison. Chaque fois que j'étais près de lui, je me sentais bien. Quand je le voyais travailler, j'éprouvais un mélange de curiosité, d'étonnement. Nous n'avions pas besoin de parler, nous nous comprenions sans sous-titres. Observer Fellini au travail, c'est comme faire un voyage en mer. Vous sortez le matin, vous pensez que ce sera une merveilleuse journée, vous êtes prêt à vivre un rêve, et soudain le ciel change et apporte quelque chose qui t'effraie et te rappelle ta fin proche. Je l'ai vu plusieurs fois dans cet état imprévisible, par exemple sur le set d'*Amarcord*, de *Casanova* ou de *E la nave va*. J'ai été témoin de son impatience qui, comme sa générosité enfantine, a finalement été l'un des instruments les plus importants pour son travail.

Federico Fellini est non seulement un fabuleux conteur d'histoires et un metteur en scène sans limite, capable de reconstituer la mer, Rome ou son village natal en studio, mais il est toujours resté fidèle au dessin. Quel regard portez-vous sur ce processus créatif essentiel grâce auquel il donne forme à ses rêves et à ses films ?

Les dessins et esquisses de Fellini constituent l'essence de ses films. D'une certaine manière, ce sont des plans de ses rêves. D'ailleurs, j'ai appris de Fellini à me souvenir de mes rêves. Au fil du temps, j'ai développé une compréhension de sa méthode qui en fait n'en était pas une, mais plutôt une manière spontanée de faire et de laisser tranquille d'autres choses, toujours selon mon intuition. Ses dessins étaient des réalités qui provenaient d'un besoin, d'une préoccupation viscérale de s'exprimer. Ils ont été réalisés durant la nuit, qui est le temps de l'inspiration artistique, le *momentum* où les artistes ne dorment pas et donnent la meilleure partie de leur esprit. Curieusement, cette forme d'imagination ne parvient souvent pas à s'exprimer au milieu du jour. Ses rêves étaient vastes comme des paysages où il se voyait voler. L'ensemble de ses dessins est un reportage de ce que nous cherchons dans la vie, qui est le contact avec les gens et leurs histoires, c'est ce qu'il était capable de mettre sur le papier sans y réfléchir fortement. C'était sa marque de fabrique.

Dans une étude que Domenica Cameron-Scorsese a consacrée à *La Strada* ¹, elle affirme que ce film de Fellini, le premier que son père, Martin Scorsese, lui a montré en lui disant : « c'est ça le cinéma ! » fut un choc esthétique pour elle. Y a-t-il un film qui vous a spécialement marqué dans l'ensemble de l'œuvre de Fellini ? Plus largement, quelle influence Fellini a-t-il eu sur votre propre travail artistique ?

Le premier film que j'ai vu de Fellini était *La Strada*, dans le salon avec mes parents. Ensuite j'ai vu au cinéma Roma, et avant ce film, la première suisse à Zürich de 8 ½. Il y avait une atmosphère excitante à l'extérieur du cinéma.

Je ne pense pas consciemment dans mon travail à Fellini, à Matisse et à d'autres artistes comme Tomi Ungerer qui était aussi un deuxième père pour moi. Quand je crée, je suis certain qu'ils inspirent, à quelque part, mon œuvre. Ils constituent comme une sorte de base de mon inspiration et déterminent aussi un peu de mon existence. Je ne veux pas sembler présomptueux en me comparant avec Fellini, car mon travail n'a pas grand-

chose à voir avec son œuvre. Mais dans un sens, ce que je ressens le doit à sa forme d'extravagance, qui me pousse à exagérer un peu afin de comprendre par la suite si c'était bon pour le travail ou peut-être encore plus dommageable. Quand je pense au rhinocéros de Fellini sur la barque dans *E la Nave va* ou à la scène de la tabaccaia voluptueuse d'*Amarcord* ou à celle de l'oncle fou hurlant « voglio una donna ! » dans la couronne d'un arbre dans le même film, je dois dire que je reçois comme un héritage le fait d'apprécier cette forme de folie et de la continuer. Fellini m'a beaucoup influencé, mais je suis trop timide pour exprimer dans quel domaine exactement.

¹ *Hommage à Federico Fellini* par Domenica Cameron-Scorsese. Un essai inclus dans la monographie *Fellini et la Fondation Fellini*, 2017